



Chapitre

5

La première chose que je distingue en ouvrant les yeux, c'est le plafond blanc de l'ambulance qui, ce samedi 12 septembre 2015, m'emmène toutes sirènes hurlantes à l'hôpital Bel-Air de Metz-Thionville. Le trajet ne dure que dix minutes depuis Distroff, mais ce serait assez pour perdre à nouveau connaissance, alors le médecin me secoue énergiquement en me demandant de maintenir le contact avec lui et de garder les yeux ouverts. Je comprends que la situation est grave, que j'ai perdu beaucoup de sang et que ma vie est en jeu, mais je ne ressens curieusement pas la moindre douleur. C'est même toute le contraire: une certaine euphorie me gagne, les effets de la morphine sans doute, si bien qu'avec ma langue, je m'amuse à balancer d'avant en arrière une des dents que le choc a presque arrachée.

Un choc terrible, survenu lors du contre-la-montre du Tour de Moselle. Vous vous demandez peut-être ce qu'un pistard¹ comme moi faisait sur une épreuve de cyclisme sur route? Eh bien, c'est très simple: il s'entraînait! Les séances sur vélodrome ne représentent en effet que 20% de notre activité. Nous passons le reste du temps dehors. Les sorties et courses sur route nous permettent à la fois de «faire la caisse», c'est-à-dire d'améliorer notre endurance, et de nous changer les idées: traverser des villages et des paysages est tout de même moins monotone que d'enchaîner des tours sur un anneau de zoom. Le problème, c'est que la pratique en extérieure est bien plus risquée que celle sur piste, surtout lors des épreuves de catégories inférieures (comme le Tour de Moselle) qui se disputent traditionnellement sur des tracés semi-fermés². Cela signifie qu'à tout moment, une voiture peut surgir sur le parcours et nous envoyer dans le décor. Les accidents sont fréquents, on le sait, si bien que pour pouvoir réagir

¹ Spécialiste de cyclisme sur piste, une discipline se pratiquant dans un vélodrome couvert.

² Dans ce type de configuration, une seule moitié de la route est canalisée par les gendarmes, les voitures pouvant toujours circuler sur la voie opposée de celle empruntée par les coureurs.

aux imprévus, on garde une marge; on ne se donne jamais à 100%. Enfin, presque jamais. Parce que le jour de mon choc frontal, j'ai oublié ce principe élémentaire de sécurité et j'ai roulé à 110%. Certain que les accidents n'arrivaient qu'aux autres, grisé par la perspective de victoire lors du chrono et motivé à tester mes limites dans ce qui était ma dernière course de préparation sur route avant les Européens 2015, j'ai posé mes avant-bras sur le cintre de mon vélo, et j'ai appuyé très fort sur les pédales.

Il était aux environs de 10h, ce samedi matin de septembre, lorsque je me suis engagé à plus de 70 km/h sur un faux-plat descendant dans le village de Distroff. Le temps était parfait et j'avais de très bonnes sensations. J'étais à mi-course lorsque j'ai aperçu au loin une voisine sortir de chez elle en voiture et s'engager sur le parcours. Les gendarmes avaient pourtant fermé les accès au tracé, mais ils ne pouvaient pas empêcher les habitants qui n'étaient pas au courant de la tenue de l'épreuve, ou qui l'avaient oublié, de sortir de chez eux. Lorsque la conductrice est arrivée au carrefour, elle a été priée par la sécurité de tourner à gauche afin de rejoindre la circulation, mais elle a paniqué et s'est rabattue sur la droite au moment même où je la doublais. J'ai eu le temps de freiner un peu, mais pas assez pour éviter la petite Peugeot 106 dans laquelle je me suis encastré à près de 50 km/h. L'impact a été si violent que le véhicule a été déclaré en dégâts total par les assurances.



Une fois à l'hôpital, la première chose que le médecin m'a dite, c'est que mon visage n'était pas beau à voir, mais que je pouvais être content d'être en vie, car à 3 mm près, la carotide était sectionnée. Je m'en suis finalement sorti avec un traumatisme crânien, 37 points de suture au visage et à la clavicule ainsi que cinq dents cassées³. J'ai en revanche gardé très peu de souvenirs de l'accident.

³ L'accident lui laissera toutefois des séquelles durables dans l'approche du cyclisme sur route (lire chapitre 8).

C'est en découvrant la tenue que je portais le jour du drame que j'ai vraiment réalisé à quel point j'avais frôlé la mort. Le personnel hospitalier qui m'avait accueilli le samedi avait dû découper mon équipement de cycliste pour me soigner. Ils l'avaient ensuite mis dans un sac plastique, qu'ils m'ont donné lors de mon départ le lendemain. Lorsque j'ai ouvert le sac, je me suis aperçu que ma tenue de l'AC Bisontine⁴ était couverte de sang, rouge de la tête aux pieds. Cela a été un premier choc, un premier rappel de ce que j'avais vécu; le second est arrivé quelques jours plus tard, lorsque j'ai téléphoné à la conductrice fautive.

C'était bizarre et violent. Je ne l'ai pas contactée pour lui faire de reproches, mais pour la rassurer, lui annoncer que j'avais pu rentrer chez moi et que j'allais bien. Quand elle a entendu ma voix et qu'elle a compris qui j'étais, elle a fondu en larmes. Moi je ne cessais de lui répéter: «Ça va, ça va...» Mais il n'y avait rien à faire, elle continuait de pleurer⁵ en disant qu'elle était désolée. J'ai essayé de trouver les mots justes pour lui faire comprendre que je ne lui en voulais pas, qu'il n'y avait pas de coupable à chercher car c'était un fait de course. J'ai ajouté que j'étais conscient des risques en prenant le départ et que ce qui m'était arrivé était un gros manque de chance, pour moi comme pour elle. Puis nous avons raccroché.

Le souvenir de mon traumatisme ne m'a pas quitté tout de suite, sans doute parce que c'était la première fois que je passais si près de la mort. J'y ai repensé dans les jours qui ont suivi, me disant que j'avais de la chance d'être en vie et que je devais profiter de chaque instant, car tout pouvait s'arrêter brutalement. Je connaissais bien sûr des proches qui avaient subi de lourds traumatismes, un de mes amis était décédé⁶, mais j'avais tendance à me dire que les malheurs n'arrivaient qu'aux autres. Cette fois, c'était sur moi que c'était tombé et ça changeait beaucoup de choses.

⁴ Il s'agit du club cycliste de Besançon dans lequel Gaël évoluait à l'époque.

⁵ Cette réaction a aussi été celle d'une spectatrice que le Vaudois a contactée par la suite et qui était présente au bord de la route avec sa petite fille lorsqu'il a percuté la voiture.

⁶ Une disparition qui n'a pas été consécutive à un accident à vélo.

Ce qui m'a «sauvé», à tout le moins permis de me projeter rapidement vers la suite une fois mon retour en Suisse, deux jours après le Tour de Moselle, c'est l'objectif que j'avais en tête: participer aux Jeux olympiques de Rio. Une ambition qui ne m'a jamais quitté, même dans l'ambulance, et que j'étais bien décidé à réaliser.

La qualification se jouait sur deux saisons: 2015 et 2016. Pour décrocher mon billet, je devais obtenir un maximum de bons résultats dans plusieurs compétitions (trois manches de Coupe du monde, les Championnats d'Europe et les Mondiaux). La lutte entre les concurrents allait être serrée jusqu'au bout: il n'y avait que 18 places disponibles pour les Jeux, dont 12 pour les Européens. Je venais de réaliser une très bonne saison 2015 lorsque mon accident est arrivé. À cet instant, je n'avais pas encore les points suffisants pour être certain de participer aux JO dans onze mois, si bien que tout était remis en question: si je ne retrouvais pas rapidement la forme et un niveau convenable, je risquais de tout perdre; tout ce pourquoi je m'étais battu depuis le début de ma carrière. Une véritable course contre la montre s'est enclenchée.

Je suis remonté sur le vélo une semaine après mon accident. J'ai installé un home-trainer dans le garage de la maison familiale, à Villeneuve, et je me suis remis à pédaler d'abord doucement, puis de plus en plus vite. J'aurais aimé sortir à nouveau, remplir mes poumons d'air frais, sentir le vent sur mon visage, mais je ressentais encore les effets de ma commotion cérébrale. J'étais incapable de me concentrer longtemps, et encore moins d'absorber la lumière extérieure. La cave était alors un refuge et, symboliquement, le point de départ de ma nouvelle aventure: ce n'était qu'en acceptant de repartir de tout en bas que j'allais pouvoir réaliser mon rêve olympique.

Mon retour sur la route s'est effectué trois semaines après le Tour de Moselle. J'avais à nouveau l'impression d'être un coureur professionnel et cela m'a fait du bien. Ce sentiment de bonheur retrouvé n'a toutefois duré qu'un instant, car les Championnats d'Europe sur piste ont débuté à la même période en Suisse et, bien sûr, j'étais incapable d'y participer. J'aurais pu rester chez moi, éteindre la télé et ne pas ouvrir les journaux, faire comme si tout cela n'existait pas et attendre que ça passe, mais j'ai choisi de me déplacer au vélodrome de Granges pour assister aux compétitions en simple spectateur. Malheureusement, ce fut

très difficile à vivre. Je crois même que ce fut l'un de mes plus grands moments de détresse. Durant les mois qui avaient précédé la compétition, je me voyais réaliser de grandes choses à domicile et engranger de précieux points pour Rio, au lieu de quoi je me retrouvais assis dans les tribunes, assistant impuissant au spectacle de mes rivaux. Je n'ai pourtant jamais regretté de m'être déplacé. Je crois que j'avais besoin de rester dans l'ambiance et d'être pleinement concentré sur mon objectif. Après tout, j'étais toujours le spécialiste suisse de l'omnium⁷ et ma participation aux JO était encore possible.

Je n'ai repris la compétition qu'en janvier 2016. Concrètement, cela signifie qu'il me restait deux épreuves de Coupe du monde ainsi que les Mondiaux de Londres pour obtenir les points nécessaires à ma qualification olympique.

Je ne suis pas parvenu à retrouver toutes mes capacités en Coupe du monde, si bien qu'en arrivant dans la capitale anglaise pour les Mondiaux, je n'étais pas au meilleur de ma forme. Or je savais qu'une contre-performance me serait fatale. Sur le papier, c'était très simple: parmi tous les concurrents au départ, nous étions trois pour deux places aux Jeux. Mes adversaires étaient Viktor Manakov, un rouleur russe trapu dont le père avait été champion olympique par le passé, ainsi que Tim Veldt, un sprinter hollandais doté de longs segments. D'ordinaire, ils ne sont pas meilleurs que moi; mais lors du premier des deux jours de compétition⁸, ils m'ont explosé. La poursuite individuelle était la dernière épreuve de la journée et, clairement, mon point faible. Je vous laisse imaginer le carnage... J'ai fait un temps ridicule alors que Manakov et Veldt ont fait une super course et ont tous les deux battu leur record.

Je me souviendrai toute ma vie de mon retour à l'hôtel ce soir-là, ce fut terrible mentalement. J'étais seul à Londres, nous étions fin février et il pleuvait. Je

⁷ Une discipline du cyclisme sur piste dont le nombre d'épreuves a varié au cours des années, mais qui était composée de six courses en 2016.

⁸ Les compétitions d'omnium se disputent sur deux jours. Les pistards enchaînent le «scratch» (15km en peloton), le «tour lancé» (un tour chronométré) et la «poursuite individuelle» (4 km en contre-la-montre). Lors du second jour, ils participent à la «course à élimination» (le dernier cycliste à franchir la ligne après chaque deux tours est éliminé), au «contre-la-montre» (1 km départ arrêté) et à la «course aux points» (40 km); des points qui, additionnés après chaque discipline, permettent d'établir le classement final.

rentrais à vélo depuis le vélodrome. Il était autour des 22h, je me suis arrêté sur un trottoir au bord de la route et je me suis effondré, en me disant que mes rivaux allaient encore m'écraser le lendemain et que tout était foutu, que mon rêve était mort, que tout ce pourquoi je m'étais entraîné et battu ces trois dernières saisons ne servirait à rien. 2016 devait être mon année et elle était en train de me glisser entre les gants. Je savais que j'étais toujours mieux placé que Manakov et Veldt au classement mondial, bien sûr, mais l'écart s'était réduit. Désormais, tout était remis en question.

J'ai eu la chance, ce soir-là, de pouvoir compter sur mes proches pour me rebooster avant le deuxième jour. Mon coach m'a dit de garder confiance en moi et mes qualités, de me concentrer sur les éléments que je pouvais maîtriser. Je connaissais mes forces et j'avais toujours l'avantage sur mes rivaux, mais ce n'était pas simple, car l'omnium n'est pas une discipline comme les autres. Elle est très complète, si bien qu'il ne suffit pas de posséder toutes les qualités du coureur cycliste (vitesse, endurance et puissance); il s'agit aussi d'être très fort mentalement. Pour schématiser, on peut dire qu'il faut de bonnes jambes, un cœur solide et une tête bien faite. Le plus difficile, après une contre-performance, est d'être capable de se concentrer pour l'épreuve suivante qui arrive forcément très rapidement. Or ce n'était pas du tout simple pour moi de le faire à Londres, compte tenu de mon état de forme très moyen et de celui, extraordinaire, du Russe et du Hollandais.



Gaël Suter en action sur le vélodrome de Londres

Ma chance, c'est qu'au deuxième jour, mes deux adversaires étaient bien moins efficaces qu'au premier, si bien que j'ai pu aborder la dernière épreuve (la course aux points) en étant qualifié pour les Jeux. Mon objectif dans ce dernier effort était donc de «marquer» Veldt et Manakov afin qu'aucun d'eux ne prenne un avantage trop conséquent sur moi, et donc de précieux points. Dans cette épreuve, il y a finalement eu deux courses en une: celle pour le titre de champion du monde, que se disputaient la plupart des engagés, et celle pour les deux places européennes aux JO. Comme le Hollandais et moi étions devant le Russe au classement, nous nous sommes tacitement mis ensemble, faisant cause commune afin de nous qualifier tous les deux. Et c'est ce que nous avons réussi à faire! Enfin, après tous ces efforts et ces derniers mois de galère, mon rêve devenait réalité: j'allais participer aux Jeux olympiques pour la première fois de ma carrière!

Lorsque je suis descendu de mon vélo, je n'avais absolument aucune idée de l'identité du vainqueur de la course, et donc du nouveau champion du monde⁹. Tout ce que je savais, c'est que j'avais atteint mon objectif. Soudain, toute la tension nerveuse accumulée au fil des mois et des dernières semaines est ressortie. J'ai eu dix ou quinze minutes de décompression complète. Je me sentais à plat. J'aurais donc pleuré deux fois à Londres: une fois le samedi soir, et une autre fois le lendemain, mais les larmes du dimanche témoignaient cette fois d'un bonheur immense, que j'ai pu partager avec ma famille et mes amis, venus exprès de Suisse pour m'accompagner et m'encourager durant ce week-end décisif. Nous avons été célébrer cette qualification en ville, où nous avons mangé et bu quelques verres. Ce sont ces moments privilégiés qui, selon moi, font la beauté du sport. Je pratique une discipline méconnue qui ne me rapporte pas ou peu d'argent. Ma récompense, c'est de pouvoir vivre et partager mes émotions.

Mais même à ce moment-là, même heureux et soulagé, même avec un verre de Gin Tonic dans les mains, je ne pensais à rien d'autre qu'aux Jeux olympiques. C'est juste que ma manière de m'y projeter était différente: avant, c'était source de stress; désormais, c'était source de joie et d'impatience. J'avais gagné le droit de me réjouir. Rio, c'était dans six mois et, je le savais déjà, mon rêve serait complet.

⁹ Il s'agit du Colombien Fernando Gaviria, titré devant l'Allemand Roger Kluge et l'Australien Glenn O'Shea.